

ALBERT CAMUS

LA VOCATION PHILOSOPHIQUE. Fils d'un ouvrier agricole, ALBERT CAMUS est né en Algérie en 1913. Ayant perdu son père à la guerre de 1914, il sera élevé par sa mère, d'origine espagnole, dans un pauvre appartement d'un quartier populaire d'Alger. Après le baccalauréat, pour mener à bien ses études de philosophie, il doit accepter de menus emplois dans le commerce ou l'administration ; il présente en 1936 un diplôme d'études supérieures sur les rapports de l'hellénisme et du christianisme dans les œuvres de Plotin et de saint Augustin, mais la tuberculose l'empêchera de passer l'agrégation de philosophie. Dès cette époque il a la *passion du théâtre* et fonde la troupe de « L'Équipe » pour laquelle il adapte *Le Temps du Mépris* de Malraux, le *Prométhée* d'Eschyle et *Les Frères Karamazov* de Dostoïevsky. Il aimera plus tard confier ses idées à des fictions dramatiques et sera aussi un excellent adaptateur de pièces anciennes ou étrangères : *Les Esprits* de Larivey (1953), *La Dévotion à la Croix* de Calderon (1953), *Requiem pour une nonne* de Faulkner (1957), *Les Possédés* de Dostoïevsky (1959).

JOURNALISME ET RÉSISTANCE. Devenu journaliste à Alger puis à Paris, il cherche à s'engager en 1940, mais est ajourné pour raison de santé. Sous l'occupation allemande, il tient une place importante dans la Résistance et devient en août 1944 rédacteur en chef du journal *Combat* : les articles très remarqués qu'il publie désormais seront rassemblés sous le titre d'*Actuelles* (1950 et 1953). CAMUS continuera à militer en faveur des déshérités et des victimes de la lutte pour la liberté ; il lancera en 1956 un appel aux musulmans en faveur de la trêve en Algérie et publiera en 1957, avec Koestler, des *Réflexions sur la peine capitale* tendant à l'abolition de la peine de mort.

DE L'HOMME ABSURDE A L'HOMME RÉVOLTÉ. Tour à tour essayiste, romancier et auteur dramatique comme J.-P. Sartre, Camus se consacra de plus en plus à sa carrière d'écrivain. Son œuvre pourrait, en gros, s'ordonner autour de deux pôles : *l'absurde* et *la révolte*, correspondant aux deux étapes de son itinéraire philosophique.

1. LA MORALE DE L'ABSURDE. La prise de conscience du non-sens de la vie le conduit à l'idée que l'homme est libéré de vivre « sans appel », quitte à payer les conséquences de ses erreurs, et doit épuisier les joies de cette terre. Ces idées, exposées dans *Le Mythe de Sisyphe* (1942), sont illustrées par le roman de *L'Étranger* (1942) et, en 1944, par deux pièces de théâtre : *Caligula* et *Le Malentendu*.

2. L'HUMANISME DE LA RÉVOLTE. L'auteur aboutit à la découverte d'une valeur qui donne à l'action son sens et ses limites : la *nature humaine*. Cet humanisme apparaît dans *La Peste* (1947) et dans deux pièces de théâtre, *L'État de siège* (1948) et *Les Justes* (1950), avant de s'exprimer vigoureusement dans *L'Homme Révolté* (1951).

La carrière de CAMUS est donc celle d'un *psychologue* et d'un *moraliste*. Dans son exigence de probité, avec une réserve et une sobriété toutes classiques, il accorde la première place aux *idées* et refuse de sacrifier à la magie du style. Pourtant ce serait une erreur de méconnaître la *variété* et l'exacte *appropriation* de son art d'écrivain. Sans doute a-t-il su nous imposer dans *L'Étranger* et *La Peste* ce style neutre, impersonnel, tout en notations sèches et monotones, qui est devenu inséparable du climat de l'absurde ; mais on découvre aisément dans son œuvre des résurgences de l'aptitude poétique à traduire les sensations dans leur pleine saveur qui triomphait dans *Noces* (1938), un des premiers essais où, avant l'amère découverte de l'absurde, le jeune Camus célébrait avec fougue ses « *noces avec le monde* ». Et l'on sera sensible à l'ironie et à l'humour qui jettent çà et là de discrètes lueurs, avant de briller de tout leur éclat dans *La Chute* (1956), œuvre étrange et séduisante dont la verve et le rythme capricieux font songer à la « satire » du *Neveu de Rameau*.

Cette carrière s'est trouvée prématurément brisée en 1960 par l'accident d'automobile qui coûta la vie à Camus. Peu auparavant, en 1957, le Prix Nobel était venu couronner cette œuvre « *qui met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes* ».

part les doctrines situant *hors de ce monde* les raisons et les espérances qui donneraient un sens à la vie, c'est-à-dire soit la *croissance religieuse* soit ce qu'il appelle le « *suicide philosophique* des existentialistes (Jaspers, Chestov, Kierkegaard) qui, par diverses voies, divinisent l'irrationnel ou, faisant de l'absurde le critère de l'autre monde, le transforment en « tremplin d'éternité ». Au contraire, seul donne au drame sa solution logique celui qui décide de *vivre seulement avec ce qu'il sait*, c'est-à-dire avec la conscience de l'affrontement sans espoir entre l'esprit et le monde.

« *Je tire de l'absurde, dit CAMUS, trois conséquences qui sont ma révolte, ma liberté, ma passion. Par le seul jeu de ma conscience, je transforme en règle de vie ce qui était invitation à la mort — et je refuse le suicide* ». Ainsi se définit l'attitude de « l'homme absurde ».

I. LE DÉFI. « Vivre une expérience, un destin, c'est l'accepter pleinement. Or on ne vivra pas ce destin, le sachant absurde, si on ne fait pas tout pour maintenir devant soi cet absurde mis à jour par la conscience... *Vivre, c'est faire vivre l'absurde. Le faire vivre, c'est avant tout le regarder...* L'une des seules positions philosophiques cohérentes, c'est ainsi la RÉVOLTE. Elle est un affrontement perpétuel de l'homme et de sa propre obscurité. Elle remet le monde en question à chacune de ses secondes... Elle n'est pas aspiration, elle est sans espoir. Cette révolte n'est que l'assurance d'un destin écrasant, moins la résignation qui devrait l'accompagner ». C'est ainsi que CAMUS oppose à l'esprit du suicidé (qui, d'une certaine façon, consent à l'absurde) celui du condamné à mort qui est en même temps conscience et refus de la mort (cf. p. 613). Selon lui *c'est cette révolte qui confère à la vie son prix et sa grandeur*, exalte l'intelligence et l'orgueil de l'homme aux prises avec une réalité qui le dépasse, et l'invite à *tout épuiser et à s'épuiser*, car il sait que « dans cette conscience et dans cette révolte au jour le jour, il témoigne de sa seule vérité qui est le *défi* ».

II. LA LIBERTÉ. L'homme absurde laisse de côté le problème de « la liberté en soi » qui n'aurait de sens qu'en relation avec la croyance en Dieu ; il ne peut éprouver que sa propre liberté d'esprit ou d'action. Jusqu'à la rencontre de l'absurde, il avait l'illusion d'être libre mais était esclave de l'habitude ou des préjugés qui ne donnaient à sa vie qu'un semblant de but et de valeur. La découverte de l'absurde lui permet de tout voir d'un regard neuf : il est *profondément libre* à partir du moment où il connaît *lucidement* sa condition sans espoir et sans lendemain. Il se sent alors *délié des règles communes* et apprend à *vivre « sans appel »*.

III. LA PASSION. Vivre dans un univers absurde consistera à *multiplier avec passion les expériences lucides*, pour « être en face du monde le plus souvent possible ». Montaigne insistait sur la *qualité* des expériences qu'on accroît en y associant son âme ; Camus insiste sur leur *quantité*, car leur qualité découle de notre présence au monde en pleine conscience : « *Sentir sa vie, sa révolte, sa liberté, et le plus possible, c'est vivre et le plus possible. Là où la lucidité règne, l'échelle des valeurs devient inutile... Le présent et la succession des présents devant une âme sans cesse consciente, c'est l'idéal de l'homme absurde* ».

Tout est permis, s'écriait Ivan Karamazov. Toutefois, CAMUS note que ce cri comporte plus d'amertume que de joie, car il n'y a plus de valeurs consacrées pour orienter notre choix ; « l'absurde, dit-il, ne délivre pas, il lie. Il n'autorise pas tous les actes. *Tout est permis* ne signifie pas que rien n'est défendu. L'absurde rend seulement leur *équivalence* aux conséquences de ces actes. Il ne recommande pas le crime, ce serait puéril, mais il restitue au remords son inutilité. De même, si toutes les expériences sont indifférentes, celle du devoir est aussi légitime qu'une autre. » C'est justement dans le champ des possibles et avec ces limites que s'exerce la liberté de l'homme absurde : les conséquences de ses actes sont simplement ce qu'il faut payer et il y est prêt. *L'homme est sa propre fin et il est sa seule fin*, mais parmi ses actes il en est qui servent ou desservent l'humanité, et c'est dans le sens de cet *humanisme* que va évoluer la pensée de Camus (cf. p. 617).